

spéculation, aussi n'est-ce qu'à notre corps défendant et sous la pression du plus impérieux besoin que nous nous décidons enfin à parler finances. Nos abonnés voudront bien ne pas se méprendre sur le sens de l'invitation que nous prenons la liberté de leur adresser : c'est un appel pressant, presque un cri de détresse.

QUELQUES JOURS EN CALIFORNIE

(Suite.)

Déjà quelques-uns ont compris que là était réellement la richesse du sol californien, mais ici il est trop tard. L'homme a défait l'œuvre de la nature : il est impuissant à la refaire. Ces gisements de métal, abandonnés déjà en tant d'endroits, resteront frappés de stérilité, comme un monument de la folie humaine. J'ai ouï dire que l'on avait en foui en Californie plus d'or qu'on n'en avait extrait.

Ce n'est plus, comme aux temps primitifs, après la cession de la Haute-Californie aux Etats-Unis, ce n'est plus le mineur lavant à l'aventure les sables du ruisseau avec la sébile de bois ou l'écope de fer blanc, ou les passant au tamis en les balançant dans le rocher. Ces procédés surannés ont, depuis longtemps, fait place à la méthode hydraulique, née de l'association des mineurs. Cette méthode avec tous ses perfectionnements nécessite de grandes dépenses, mais aussi on lave de la sorte avec succès des terres beaucoup plus pauvres qu'autrefois.

Quantité de moulins, plus curieux les uns que les autres, frappent encore nos yeux éblouis : ici, entre deux barrages ingénieux, ils sont assis au milieu de la rivière et ne servent qu'à augmenter la pression de l'eau ; plus loin, tournant dans un mince canal, ils recueillent l'or au moyen de godets de mercure.

A côté de ces grandes exploitations, quelques travailleurs isolés, Chinois pour la plupart, reprennent d'anciens placers abandonnés, espérant toujours trouver quelque belle pépite dans une fissure du quartz. Les recherches de ces pauvres gens sont assurément plus patientes que fructueuses.

Mais nous voilà arrivés à Sonora, chef-lieu du comté de ce nom et dont l'origine remonte à l'âge d'or de la Californie : elle a 27 ans d'existence !

Ici, il n'y a que des chercheurs d'or : ceux qui n'en font pas état le sont à leurs moments perdus et les enfants sont mineurs de naissance. Autour de la ville, trois moulins lavent le métal précieux, et, l'an dernier, la ville elle-même a failli être détruite, parce qu'on avait découvert qu'elle était bâtie sur l'or..... De sa propre autorité, une compagnie anglaise l'expropriait pas zones. Déjà une tranchée avait été pratiquée dans la rue principale, lorsque la population s'ameuta et menaça de pendre les Anglais. Depuis

ils n'y sont plus revenus. Telle est, en effet, la législation sur les mines que votre voisin peut, s'il lui en prend envie, ouvrir une galerie d'extraction sous votre propre maison et que vous n'avez, pour défendre votre bien, que le droit naturel.

Nous ne fîmes dans cette ville qu'une halte passagère et bientôt nous dîmes adieu à Sonora la Mexicaine, la première cité bâtie par les chevaliers de la toison d'or modernes.

On nous avait donné le *double buggy*, voiture très-belle mais qui avançait avec une lenteur extrême, les chevaux allaient un train de sénateur. La voie carrossable est ici extrêmement étroite ; à l'endroit où nous sommes parvenus il règne une activité fébrile. Une foule de Chinois balaiant la route pour en charger le sable précieux sur des tombereaux. Nous étions presque asphyxiés par la poussière lorsque, près d'une *hacienda*, un vieillard obligeant nous arrêta pour nous gratifier d'une corbeille de raisins, de ces *moscatel grapes* au délicieux arôme de vin muscat. Et, lorsque nous lui demandons ce qu'il nous charge pour cela, il nous répond fièrement qu'en Californie cela *se donne et ne se vend pas*. Et c'est vrai, le Californien est très-généreux de son superflu.

Après trois heures et demie passées dans le *buggy* pour ne faire que douze milles, nous arrivons au *Camp Chinois*. Comme son nom l'indique ce bourg fut primitivement la résidence exclusive de Chinois ; maintenant, ceux-ci ne constituent plus que la minorité des habitants de ce lieu, beaucoup d'Allemands étant venus s'y fixer.

C'est notre dernier relais. Le cocher, la voiture, les chevaux que nous prenons ici ne nous quitteront plus. Nous ne sommes plus qu'à soixante milles de Yo-Semite et nous entrons dans les bois. En trois heures, nous arrivons au sommet de la montagne où il y a une habitation isolée : *Priest's hotel*. Nous y passâmes la nuit.

Le lendemain, dès 5 heures du matin le cocher, du haut de son siège, nous jetait son commandement : *All aboard !* dit de ce ton bref que l'on sait et qui ressemble au sifflet d'une locomotive.

Nous traversons *Big Oak Flat*, village ainsi dénommé à cause d'un énorme chêne mort, gisant auprès de la route. On passe ensuite dans de grands bois de conifères très-clairs, aux parfums âcres et vivifiants. Nous voyageâmes ainsi toute la journée et lorsque nous arrivâmes à notre étape de nuit, nous étions littéralement rompus et courbaturés.

L'hôtel où nous fîmes halte est situé dans un pli solitaire de la forêt. Il se compose de trois baraques dont l'une contient les chambres pour les voyageurs, l'autre sert d'écurie et la troisième abrite la salle à manger, les propriétaires et leur personnel. L'air circule librement dans cette grande boîte à cigares où rien ne ferme et qui n'a pas d'étage. Le lendemain, lorsque nous la quittons à six heures du matin, la respectable duègne qui nous a hébergés nous promet, qu'à notre retour, elle fera des tartes et tuera un dindon. Peut-être sommes-nous les derniers touristes qu'elle verra cette année, car la mauvaise saison